

The Legal News.

Vol. XI.

MAY 5, 1888.

No. 18.

The Minister of Justice, in moving for leave to introduce a bill to amend the Criminal Procedure Act, R. S. cap. 174, explained that the object of the bill was to make two changes in the procedure relating to the law of criminal libel. In the first place, it is proposed to enact that the place of trial in criminal procedure for libel against the publisher of a newspaper shall be within the Province in which the office of publication is situate. In the second place, it is proposed to establish that the crime of libel shall be like that of perjury and two or three other offences, in respect of which it is provided in the Criminal Procedure Act that proceedings by indictment must be preceded by a preliminary investigation before a magistrate, unless the indictment is on the *fiat* of the Attorney-General of the Province, or the judge before whom the indictment is preferred.

In sentencing a person at Manchester to five years' penal servitude for stealing a bag containing £1,200 from a cab whilst standing at the door of a bank, the recorder stated that he knew of one judge who thought that the punishment ought to be measured out according to the amount the person had stolen, but that was not his view: to him it made no difference whether the amount was 1,200 pounds or 1,200 pence—a man stole what he could lay hands on. As Blackstone says: "Among crimes of an equal malignity, those deserve most punishment as most injurious which a man has the most frequent and easy opportunities of committing, which cannot so easily be guarded against as others, and which, therefore, the offender has the strongest inducement to commit."

The death of Mr. Justice Henry, of the Supreme Court of Canada, occurred on May 3rd, after an illness of several weeks. William Alexander Henry was a native of Nova Scotia, having been born at Halifax on December 30th, 1816. He was called to the Bar of Nova Scotia in 1841, and appointed Q. C. in

1849. He took an active interest in public affairs, and was for some time mayor of Halifax. In 1849 he was called to the Executive Council of Nova Scotia and subsequently held the office of solicitor-general, provincial secretary and attorney-general. He went to England as a delegate on public business in 1858 and 1865, and to Washington in connection with the reciprocity treaty in 1866. He was a representative of his province in the Confederation conferences at Charlottetown, Quebec and London. He sat in the Nova Scotia Assembly for many years, but was defeated on presenting himself as a candidate for the Commons in Antigonish in 1867. He was appointed to the Supreme Court, Oct. 8, 1875.

COUR DE CIRCUIT.

MONTREAL, 5 MARS 1888.

Coram TASCHEREAU, J.

SURPRENANT *et al.* v. TREMBLAY.

Election municipale—Corruption—Qualification—Réponse en droit—Preuve récriminatoire.

JUGÉ :—10. *Qu'un conseiller municipal dont l'élection est contestée pour illégalité et fraude, ne peut demander le rejet de la requête en contestation sur le principe que l'autre candidat mis en nomination contre lui n'était pas qualifié pour être élu conseiller; un tel plaidoyer peut être rejeté sur réponse en droit.*

20. *Que dans une contestation d'une élection municipale sous le Code Municipal, la preuve récriminatoire de faits de corruption par l'autre candidat doit être admise, de manière à établir lequel des candidats a été réellement élu, les votes entachés de fraude étant retranchés de part et d'autre.*

Il s'agit de l'élection d'un conseiller municipal dans la paroisse de St. Hubert, tenue les 9 et 10 janvier 1888. Le requérant et quatre autres électeurs demandent que l'élection soit déclarée nulle comme entachée de fraude et d'illégalités.

Le défendeur fit des exceptions préliminaires qui furent renvoyées.

Au mérite, il plaida entre autres exceptions : 10. Que dans tous les cas, il devrait être déclaré l'élu de la majorité et sa nomination devait être confirmée, attendu qu'au

moment de la mise en nomination des candidats, son adversaire, Louis Trudeau, n'était pas un électeur habile à voter et ne pouvait être en conséquence légalement mis en nomination ; 2o. Qu'en supposant qu'aucun des votes donnés en faveur du défendeur dut être retranché, il serait encore l'élu de la majorité vu que des votes entachés de fraude et d'illégalités auraient été enregistrés pour le nommé Louis Trudeau, et que déduction faite de ces votes de part et d'autre, il resterait en majorité, et que le candidat Trudeau lui-même avait fait de la corruption. Les requérants répondirent en droit, au premier plaidoyer d'une manière générale ; au second plaidoyer en alléguant que le fait que des votes illégaux auraient été enregistrés en faveur du candidat Trudeau, ne peut justifier les faits de fraude et de corruption mis à la charge du défendeur.

Sur la première réponse en droit, la cour considérant qu'il faut avant tout rechercher l'élu de la majorité et que le fait que le candidat opposé à Tremblay, savoir Trudeau, pouvait ne pas être qualifié au moment de sa mise en nomination, n'est pas une raison pour renvoyer la requête des requérants, et confirmer l'élection du défendeur, a maintenu cette réponse en droit. Sur la seconde réponse en droit, la cour admettant la preuve récriminatoire des faits de corruption allégués contre Louis Trudeau, candidat opposé au défendeur, a renvoyé la dite réponse en droit. Il ne faut pas assimiler les principes qui régissent nos élections municipales à ceux introduits par les lois électorales fédérales et provinciales. Dans ces dernières, un seul fait de corruption par un agent reconnu et autorisé généralement à agir comme agent dans l'élection est suffisant pour faire annuler l'élection. Il n'en est pas ainsi pour les élections municipales qui sont régies par le Code Municipal et le droit commun ; dans ces contestations d'élection, la cour doit retrancher les votes donnés par suite de la fraude, de la corruption ou d'une manière illégale, et l'élection sera annulée si le conseiller déclaré élu se trouve alors en minorité, mais il doit être admis à faire la preuve que son adversaire a lui aussi reçu des votes qui doivent être retranchés pour les mêmes causes.

Première réponse en droit maintenue sans frais.

Deuxième réponse en droit renvoyée sans frais.

Préfontaine et Lafontaine, avocats des requérants.

Ouimet, Cornellier et Emard, avocat du défendeur.

(J. J. B.)

COUR DE CIRCUIT.

MONTREAL, 19 avril 1888.

Coram GILL, J.

AUGÉ v. THE DOMINION WADDING COMPANY.

Maîtres—Employés—Avis—Maladie.

JUGÉ :—*Qu'un règlement d'une compagnie obligeant ses employés à lui donner un avis quelque temps avant leur départ de son service, ne s'applique pas à ceux qui quittent l'ouvrage pour cause de santé.*

L'action du demandeur était pour \$3.00, savoir, pour 10 jours de travail à 80 centins par jour.

La défenderesse plaida que d'après un de ses règlements, lequel est affiché en plusieurs endroits de ses ateliers, aucun employé ne doit quitter l'emploi de la compagnie sans en donner huit jours d'avis. Ce que le demandeur n'a point fait.

Le demandeur répondit qu'il n'avait jamais eu connaissance de ce règlement et n'y avait jamais consenti, que d'ailleurs il était mineur et avait quitté son service pour cause de santé.

La cour a maintenu l'action et a accordé jugement pour \$7.80, " la preuve démontrant qu'il a quitté le service sans avis préalable parce qu'il était malade."

Jugement pour le demandeur.

A. Lamirande, avocat du demandeur.

Geoffrion, Dorion, Lafleur & Rinfret, avocats de la défenderesse.

(J. J. B.)

SUPERIOR COURT—MONTREAL.*

Sale of immovable by Sheriff—Lease—
C. C. 1863.

HELD :—(Following *McLaren v. Kirkwood*, 25 L. C. J. 107):—1. That the provisions of

* To appear in Montreal Law Reports, 3 S. C.

Art. 1663 C. C. do not apply to sales of immoveables by the sheriff, and consequently, that a lessee of immoveable property sold at sheriff's sale is liable to expulsion by the *adjudicataire* before the expiration of his lease.

2. That such expulsion may be effected by summary petition for a writ of possession.

3. That, in the present case, the adjudication having taken place prior to the 1st of February, and the consent or non-consent of the lessor having ceased to have any effect, the question of tacit reconduction could not arise.—*Moury v. Bowen*, and *Moury*, *adjudicataire*, in review, Johnson, Gill, Loranger JJ., Oct. 31, 1884.

Ship—Disbursements—Antecedent debt—Assignment of freight—Rights of mortgagee.

HELD:—1. That the master (in this case also principal owner) of a vessel has no right to apply a sum of money received by him from the consignees on account of freight, to the payment of an antecedent debt due by himself, and for which there was no mortgage on the vessel: and where the creditor receiving such payment had also a claim against the ship for necessary disbursements, the payment must be applied in extinction of the latter claim.

2. That the master of a vessel could not, by giving a personal creditor a draft upon the consignees which the latter refused to accept, operate an assignment of freight not yet due.

3. That a mortgagee who has taken possession of a vessel under his mortgage is entitled to the freight, and his claim takes precedence of a debt due personally by the master and co-owner for supplies.—*Pickford et al. v. Dart et al.*, and *The Canada Sugar Refining Co.*, T. S., Loranger, J., Jan. 28, 1887.

Servitude—Water course—C. C. 501—Rights of proprietor of higher land—Aggravation.

The proprietor of the higher land constructed a water course or 'French drain' which served the purpose of carrying off the water from the yards of his property. The plaintiff, owner of the lower land, complained that the construction of the water course was such that the water escaped therefrom and

penetrated the foundation wall of his house.

HELD:—That the proprietor of the higher land has a right to make any modification in the flow of water which is necessary to the full enjoyment of his property, so long as he does not increase the quantity of water which would naturally flow from his land upon the lower land; and that as the evidence in this case did not establish that the natural flow was increased, the construction of the French drain was not an aggravation of the servitude within the meaning of art. 501, C. C.—*Hampson v. Wineberg*, Mathieu, J., June 20, 1887.

• *Testament—Preuve testimoniale—Inscription en faux.*

JUGÉ:—Qu'en l'absence d'une inscription en faux, on ne peut attaquer par une preuve testimoniale rien de ce qui concerne la solennité extérieure d'un testament authentique ni contredire les énonciations qui y sont contenues.—*Leriger dit Laplante v. Daignault*, Taschereau, J., 31 mars 1887.

Action for malicious arrest—Probable cause.

HELD:—Where articles missing are found in the possession of a servant or other person in a position to take them, and are not reasonably accounted for, there is probable cause for an arrest on a charge of larceny of the person in whose possession the property is found. The subsequent acquittal of the accused raises no presumption of absence of probable cause.—*Pinsonnault v. Sébastien*, in review, Johnson, Papineau, Taschereau, JJ., June 30, 1887.

Limitation of four months under 43-44 Vict. (Q.), ch. 62, s. 123—Acts alleged to have been done in violation of law.

HELD:—That a statutory limitation requiring an action, based upon anything done in execution of the Act, to be brought within four months, cannot be invoked by demurrer, where the declaration expressly alleges that the act complained of was done in violation of the law and with malice. The defendant, in order to have the benefit of the limitation, must prove that he was acting in execution of his office.—*Roy v. Molléur*, in review, Johnson, Papineau, Gill, JJ., Dec. 20, 1887.

COUR D'APPEL DE BESANÇON.

15 février 1888.

Présidence de M. FAYE, premier président.

Dame G... v. MIN. PUB.

Aliénés—Evasion de l'établissement—Requête à fin de libération définitive—Délai—Incompétence du juge civil.

Quand une personne est sortie ou s'est évadée d'une maison d'aliénés, et qu'il s'est écoulé quelque temps depuis cette sortie, cette liberté reconquise devient pour cette personne un droit, auquel on ne peut porter atteinte sans remplir toutes les conditions et formalités exigées par la loi pour un placement nouveau.

En conséquence, le Tribunal civil, auquel cette personne adresse une requête tendant à faire ordonner qu'elle resterait définitivement en liberté, n'est pas compétent pour statuer sur cette question administrative.

LA COUR,

Attendu que la dame G... s'est évadée le 6 juin 1887 de la maison spéciale du Dr. Rouby de Dôle, où elle avait été internée sur la réquisition de son mari, comme atteinte d'aliénation mentale; que le 22 du même mois, elle a adressé une requête au Tribunal civil de Dôle pour qu'il fût ordonné qu'elle demeurerait en liberté définitive, requête qui a été rejetée, après expertise, à la date du 1er décembre suivant;

Attendu que la loi du 30 juin 1838 (art. 29) porte que toute personne placée ou retenue dans un établissement d'aliénés pourra se pourvoir devant le Tribunal qui ordonnera, s'il y a lieu, la sortie immédiate; que cet article ne vise que la situation des personnes qui, au moment où elles présentent requête, se trouvent encore dans l'établissement, ou qui, dans un délai rapproché de leur évasion et sous le coup d'une poursuite immédiate, pourront se trouver exposées à être réintégré sans les formalités prescrites par la loi;

Attendu que tel n'est pas le cas de la dame G...; que plusieurs jours s'étant écoulés depuis sa sortie lors de sa requête au Tribunal; que cette sortie remonte aujourd'hui à 9 mois; que cette liberté reconquise devient,

dès lors, pour elle un droit auquel on ne peut porter atteinte sans remplir toutes les conditions exigées pour un placement nouveau; que c'est dans ce sens que la loi a été interprétée avec raison par une circulaire ministérielle du 28 décembre 1842, qui assimile ce cas à celui où le malade est ramené après guérison apparente et rechute ou transféré dans un autre établissement; qu'il suit de là que la demande de la dame G... était sans intérêt et, par suite, non recevable; que c'est donc à tort que le Tribunal de Dôle a statué au fond et que sa décision doit être infirmée;

Par ces motifs,

Statuant en chambre du conseil sur l'appel interjeté par la dame G... envers le jugement de la chambre du conseil du Tribunal civil de Dôle, en date du 1er décembre dernier;

Infirme le dit jugement et déclare non recevable par défaut d'intérêt la requête adressée par la dite dame au tribunal, ordonne la restitution de l'amende consignée.

TRIBUNAL CIVIL DE LILLE.

10 novembre 1887.

Présidence de M. PAUL.

MOUNET v. MOUNET.

Pension alimentaire—Femme mariée—Séparation volontaire—Offre du mari de reprendre sa femme.

Les tribunaux ne sauraient accueillir une demande en pension alimentaire formée contre son mari par une femme qui a abandonné le domicile conjugal. Il doit en être surtout ainsi lorsque le mari interpellé se déclare prêt à reprendre sa femme.

LE TRIBUNAL,

Attendu que la dame Mounet, se fondant sur l'art. 202, C. civ., a demandé que son mari fût tenu de lui payer une pension alimentaire;

Attendu qu'aux termes de l'art. 214, C. civ., la femme est obligée d'habiter avec son mari et de le suivre partout où il juge à propos de résider;

Attendu qu'autoriser, hors le cas où des circonstances tout exceptionnelles rendent la cohabitation impossible, l'un des époux à

demander à l'autre des aliments, ce serait favoriser les séparations volontaires que la loi ne reconnaît pas, qui sont contraires aux devoirs du mariage; qu'il y a d'autant plus lieu de repousser la demande formée par la femme Mounet, que son mari, interpellé par acte de l'huissier Pollet, en date du 29 juillet 1887, a répondu qu'il consent à reprendre sa femme et ses enfants; qu'il est vrai qu'il a ajouté qu'il ne voulait pas vivre avec un sieur Delattre, fils d'un premier mariage; mais cette réserve dont la réalisation est très possible, ne peut empêcher la femme de rentrer au domicile conjugal;

Par ces motifs, en donnant défaut contre le défendeur défaillant, déclare la femme Mounet non recevable et mal fondée dans ses demandes, fins et conclusions; l'en déboute et la condamne aux dépens.

COUR D'APPEL DE BORDEAUX.

3 janvier 1888.

Présidence de M. BOULINEAU.

Vve SIEUZAC v. SOULIÉ-COTTINEAU.

Mitoyenneté—Mur—Espace intermédiaire.

La faculté, accordée par l'art. 661, C. civ. (N.) à tout propriétaire joignant un mur de le rendre mitoyen, doit être strictement limitée dans son exercice au cas expressément prévu par cet article, c'est-à-dire au cas où l'héritage du propriétaire, qui prétend user de cette faculté, atteint directement au mur qu'il entend ainsi rendre mitoyen.

Cette faculté n'a pas lieu dès lors qu'il existe entre le mur et cet héritage un espace de terrain, quelque minime qu'il soit, et sans qu'il puisse y avoir lieu d'avoir égard à l'utilité plus ou moins grande que le propriétaire du mur peut tirer de ce terrain.

LA COUR,

Attendu, en droit, que l'art. 661, C. civ., dispose que "tout propriétaire joignant un mur a la faculté de le rendre mitoyen," et que ces expressions indiquent clairement que cette faculté n'est accordée que lorsqu'il y a contiguïté entre les deux héritages;

Attendu que les deux conditions complémentaires énoncées dans le dit article, palé-ment de la moitié du mur et du sol sur lequel

il a été bâti, déterminent plus nettement encore la volonté du législateur;

Attendu qu'on est, en effet, en présence d'une exception à ce principe général et absolu que nul ne peut être tenu de céder sa propriété si ce n'est pour cause d'utilité publique régulièrement constatée;

Attendu que cette exception est strictement réglée et ne saurait, dans l'application, dépendre de l'utilité plus ou moins grande qu'elle peut présenter pour l'un ou pour l'autre des voisins;

Attendu qu'il résulte du plan produit au procès et reconnu exact, que le mur de la veuve Sieuzac a été bâti autrefois en laissant entre son parement extérieur et la propriété du sieur Soulié-Cottineau, une lisière de terrain appartenant exclusivement à la veuve Sieuzac et offrant une longueur de 10 mètres environ sur une largeur variant de 17 centimètres à 25 centimètres; qu'ainsi, cette zone intermédiaire constitue un obstacle absolu à l'acquisition de mitoyenneté de ce mur; qu'on ne saurait même pas soutenir que la veuve Sieuzac a voulu faire fraude à la loi, car il est probable que cette lisière de terrain a été surtout laissée à raison de la disposition adoptée pour son bâtiment construit en forme de chalet;

Attendu que Soulié-Cottineau, pour se soustraire à l'application de l'art. 661, a essayé d'invoquer un prétendu accord survenu entre lui et la veuve Sieuzac, et d'après lequel l'appelante aurait consenti à céder la mitoyenneté de son mur sous certaines conditions; mais que cette allégation ne repose sur aucun document sérieux et n'est aucunement démontrée; qu'ainsi, le Tribunal a eu tort de repousser la demande de la veuve Sieuzac tendant à réprimer les entreprises de Cottineau;

Attendu que c'est au mépris des défenses les plus formelles que Soulié-Cottineau a commencé la construction de son mur et a continué à en appuyer certaines parties sur le mur du chalet Sieuzac; qu'il n'a même pas arrêté les travaux après l'assignation introductive d'instance; qu'il y a donc lieu de le condamner à démolir et à enlever les ouvrages ainsi édifiés sans droit et appuyés sur le mur de la veuve Sieuzac;

Attendu, néanmoins, que le préjudice éprouvé par celle-ci jusqu'à présent, sera suffisam-

ment réparé par la condamnation aux dépens ;

Par ces motifs,
Infirme.

NOTE.—La question, qui était soumise à la Cour de Bordeaux, est, en jurisprudence comme en doctrine, très vivement controversée. C'est toutefois dans le sens de l'arrêt ci-dessus que s'est très nettement prononcée la Cour de cassation le 26 mars 1862 (S.62. 1.473—J. du P. 62.845—D.62. 1.175), en cassant un arrêt de la Cour de Rennes du 14 juin 1860, qui avait concédé la faculté d'acquiescer la mitoyenneté d'un mur à un propriétaire, dont l'héritage n'atteignait pas directement à ce mur, sous prétexte que l'étroit espace, qui séparait les propriétés, ne pouvait, à raison de son peu d'étendue, de sa forme, et de sa situation, être d'aucune utilité pour le propriétaire du mur, dont le refus d'acquiescer à la demande du voisin devait, dans ces conditions, être considéré comme uniquement inspiré par malveillance, mauvaise humeur ou esprit de chicane. L'arrêt de la Chambre civile déclare, en effet, très nettement et en termes exprès "que le propriétaire d'un mur a le droit, en le construisant, de s'assurer la propriété exclusive de son mur, en laissant au-delà un espace intermédiaire, qui le protège contre l'exercice de la faculté introduite par l'art. 661; quel que soit le motif qui le détermine à en agir ainsi, il ne fait qu'user de son droit de propriété, dont il ne peut être tenu de faire le sacrifice que dans les cas voulus par la loi, et que, dès lors, il n'appartient pas aux juges de rechercher ni d'apprécier ce motif." V. dans le même sens: Douai 7 août 1845 (S. 46.2. 620—J. du P. 47.1.131—D. 47.4.446) et parmi les auteurs: Duranton, t. X, No. 324; Duvergier sur Toullier, t. III, No. 193, note a; Demante, t. II, No. 515 bis V; Aubry et Rau, t. II, § 222, texte et note 50—*Contrà*: Bourges 9 décembre 1837 (S. 38.1.159—J. du P. 38.1.179); Caen 27 janvier 1860 (S. 61.2.63—J. du P. 61.612—D. 60.2.204). *Adde*: Par dessus, Servit., t. I, No. 154; Taulier, t. II, p. 392; Marcadé, sur l'art. 661, No. 1; Demolombe, Servit., t. I, No. 354; Massé et Vergé, t. II, § 322, note 18; Laurent, Pr. de dr. civ., t. VII, No. 507.—*Gaz. Pal.*

LIMITS OF THE PRIVILEGE OF PUBLIC WRITERS.

In the Queen's Bench Division, on April 18, before Baron Huddleston and a special jury, Samuel Peters, secretary of the "Workmen's National Association for the Abolition of Foreign Sugar Bounties," sued Charles Bradlaugh, M. P., to recover damages for having, on December 3, 1887, falsely and maliciously printed and published of and concerning him in the *Times* newspaper the words following: "I had, from my place in Parliament, offered to prove that leading Conservatives, including Lord Salisbury, had given cheques to promote the meetings of the unemployed which had preceded, and, as I believe, aided the riots in Trafalgar Square. I am ready, directly Parliament meets, to trace several cheques signed by leading members of the Conservative party, including one signed by the Marquis of Salisbury, some of which were payable to S. Peters, all of which I believe passed through the hands of S. Peters, and which were used in connection with the so-called fair trade meeting of the unemployed which preceded the riotous meetings in Trafalgar Square."—The defendant pleaded privilege and justification.

Baron Huddleston, in summing up, explained to the jury that anything which reflected upon the character of anyone, if written and published, constituted a libel, and proceeded to trace the law relating to libel before and after Fox's Act. They, therefore, would have to look at the words of the libel and say whether or not they bore the construction put upon them by the plaintiff. No doubt it was right that public writers should be allowed some extent of comment, and it would not be right to be too nice upon such points. But the facts commented upon must be true. The first question was, therefore, Was this statement of the defendant's true? If it was, then Mr. Bradlaugh was entitled to say that it was privileged. But so long as he continued to administer the law he would most strenuously uphold that it was no defence in an action for libel for the defendant to say, "Oh! I *bona fide* believed what I wrote was true," when the words reflected upon the plaintiff's character. The learned

judge referred to *Campbell v. Spottiswoode*, 32 Law J. Rep. Q. B. 185, as a case that was always recognized and followed by our Courts. If they were satisfied that the imputation was true, Mr. Bradlaugh's contention of honest belief might avail, but if not, no amount of such sincerity would avail him. Having cautioned the jury against political bias, the learned baron proceeded to observe that at the time in question there had been public meetings held in Trafalgar Square, and Mr. Bradlaugh wrote the letter complained of, and it was published in the *Times* of December 3, 1887. The learned judge asked the jury whether they thought the libel as set out in the pleadings supported the meaning put upon it by the plaintiff, and constituted a grave charge against him. If it did, then were they satisfied that the charges were substantially true? He did not think that anyone could say, whatever his politics, that there was any harm in the plaintiff associating with others and raising subscriptions in order to ventilate their particular grievances. That was what Peters said he was doing. But Mr. Bradlaugh asserted in the letter in question that this was not so, and that funds subscribed for that object had been diverted from their legitimate source. Lord Salisbury's cheque, as to its object, could not have been a more charitable one. The suggestion was that cheques of the leading Conservatives, including Lord Salisbury, had been used to organize sham meetings. After the evidence Mr. Bradlaugh entirely withdrew the charges so far as they related to Lord Salisbury. The other cheque traced—viz., Mr. Bates's for £10, was shown to have been used for quite as charitable an object. So both these cheques disappear. But then there was the other cheque of Mr. Norris, M. P., for £5, which Mr. Peters said had been given him towards the association. Where, then, has it been shown that Mr. Peters had had cheques from leading Conservatives, &c., as stated in Mr. Bradlaugh's letter? If, therefore, they were of opinion that Mr. Bradlaugh had failed to establish the truth of his statements, the only other question for them was that of damages. In dealing with it they must look at all the circumstances of the case; and alluding to the fact of Mr. Bradlaugh declining to act upon

the suggestion thrown out at the adjournment, and when his case had—so far as Lord Salisbury was concerned—completely fallen to the ground, he reminded the jury that by so acting Mr. Bradlaugh had aggravated his offence. Mr. Bradlaugh had called for Mr. Peters' subscription-book in connection with the Sugar Bounties Association, and he had looked into it, and felt bound in fairness to say that he found therein the names of very eminent men—Conservatives and Liberals—as subscribers. The learned judge then referred to the article published by Mr. Bradlaugh in the *National Reformer* of February 28, 1888, in which Mr. Bradlaugh asserted that he was prepared to prove that Peters had received a large number of cheques from leading Conservatives, all of which had passed through Mr. Peters' hands. How had he proved this, or did his own account of the matter justify him in making such grave charges?

The jury, without retiring, and after fifteen minutes' consideration, found a verdict for the plaintiff for £300 damages.—Mr. Baron Huddleston gave judgment for the plaintiff for £300, granted a certificate for a special jury, and declined to stay execution.

RECENT ONTARIO DECISIONS.

Constitutional law—Appointment of magistrates by lieutenant-governor of province—Powers of provincial legislature—B. N. A. Act, ss. 91, 92—48 V. c. 17 (O.)

The Crown has the prerogative right to appoint justices of the peace within the Dominion of Canada and each of its provinces; but it derogated from that right by assenting to the B. N. A. Act, which conferred upon either the parliament of Canada or the legislatures of the provinces the power to pass laws providing for the appointment of justices of the peace.

Such laws are in relation to the administration of justice, and upon the proper construction of ss. 91 and 92 of the B. N. A. Act, are exclusively within the power of the provincial legislatures, under s. 91, par. 14.

Additional weight is given to the construction placed upon these sections, by the parliament of Canada having from time to time,

since the B. N. A. Act, passed laws recognizing the right assumed by the provincial legislatures to pass such laws, and the appointments made under them.—An order nisi to quash a conviction made by a police magistrate appointed by the lieutenant-governor of Ontario under 48 V. c. 17 (O.), on the ground that such statute is *ultra vires*, was therefore discharged with costs.—*Regina v. Bush*, Queen's Bench division, in Banc, March 9, 1888.

Company—Winding-up Act, R. S. C., c. 129—Shareholders' and creditors' nominees for liquidators—Interested liquidators—Parties mostly concerned in realizing assets—Liquidators' compensation.

Under ss. 98 and 99 of the Winding-up Act, R. S. C., c. 129, meetings of shareholders and creditors respectively were held. The shareholders' meeting recommended the appointment of C., G., and S. as liquidators; the creditors' meeting recommended C., G., and H. On the application to the Court for the appointment of three liquidators it was not denied that it would be necessary to resort to the double liability of shareholders to satisfy the claims of creditors under R. S. C., c. 120, s. 70.

Held, that the choice of the creditors, they having the chief and immediate concern in realizing the assets, would be adopted by the Court, and their nominees C., G., and H., should be appointed.

As between H. and S., preference should be given to the former, because he was neither a creditor nor a shareholder, while S. was both, and so at a disadvantage; the general rule being that it is desirable that liquidators should be disinterested persons.

S. 23 of the Winding-up Act intends that the remuneration of liquidators is not necessarily to be increased because three are to be paid instead of one. The recompense for service is usually a percentage based on the time occupied, work done, and responsibility imposed, and when fixed, goes to the liquidator, and if more than one, is distributed amongst them.—*In re Central Bank of Canada*, Chancery Division, Boyd, C., Dec. 16, 1887.

INSOLVENT NOTICES, ETC.

Quebec Official Gazette, May 5.

Curators Appointed.

Re Irénée Choquette.—J. O. Dion, St. Hyacinthe, curator, May 2.

Re P. E. Gannon & Co.—A. L. Kent, A. Turcotte and A. Desrosiers, Montreal, joint curator, May 2.

Re Noonan Giblin & Co.—A. W. Stevenson, Montreal, curator, May 2.

Re Arthur Pagé.—Omer Perreault, Joliette, curator, April 10.

Dividends.

Re P. L. Bergeron, Ste. Eulalie.—First dividend, payable May 28, Kent & Turcotte, Montreal, joint curator.

Re Dame Elizabeth Smith (Mrs. P. Lemieux).—First dividend, payable May 28, Kent & Turcotte, Montreal, joint curator.

Re Vilbon Savard, Quebec.—First and final dividend, payable May 28, Kent & Turcotte, Montreal joint curator.

Separation as to Property.

Georgiana Lavallée vs. Prosper Duteau de Grandpré, trader, Berthier, May 1.

Marie Léda Jalbert vs. Arsène Ambleau, moulder, Montreal, April 26.

Special Terms.

Special term of Circuit Court for the County of Beauce, to be held at St. Vital de Lambton, from 31st May to 2nd June, inclusively.

Special term of Circuit Court, for district of Chicoutimi, to be held from June 30th to 3rd July, inclusively.

Special term of Superior Court, for district of Chicoutimi, to be held from 4th to 9th July, inclusively.

Special term of Circuit Court, for county of Chicoutimi, to be held at Hébertville, on 11th and 12th July.

GENERAL NOTES.

CONTEMPT OF COURT.—On April 12, before Mr. Justice Kay, an application was made on behalf of a solicitor for his discharge from Holloway prison. The solicitor in question was ordered by the Court to deliver a bill of fees and disbursements incurred to him by a client. This order he had failed to comply with, and on a motion to the Court he was ordered in November last to be committed to prison. He was not arrested till January 27 last, when he was taken to Holloway prison, where he has remained ever since. The bill of costs is still undelivered, but in support of his application for release he filed an affidavit, by which he informed the Court that his practice had been ruined by his imprisonment, that he had a wife and several young children dependent on him for support, and that he was desirous of obeying the order of the Court, but could not do so while he was in prison, as he had not there the proper materials. Mr. Justice Kay ordered the applicant's release on his undertaking, within three weeks, to deliver his bill, and in all other respects to obey the order of the Court.—*Law Journal (London).*